

Le magazine qui permet aux précaires d'ouvrir les yeux du lecteur sur leur réalité kafkaïenne, le réalisme de leur lutte et leur irrépressible humour !

Gezelschapsspel Outside > P. 12



Photo : Léa Aubert

DOUCHE FLUX

magazine

n° 20 – Printemps 2017

2€

dont 1,75€ vont au
revendeur.

DoucheFLUX ouvre ses portes le 31 mars 2017

84 rue des Vétérinaires - 1070

Bruxelles

Photo : Aube Dierckx

ÉDITORIAL

Grand Ouvert

Cette fois, ça y est... À la question « Alors, ce nouveau bâtiment, quand est-ce qu'il ouvre ? », nous pouvons enfin répondre de manière claire et certaine : le 31 mars à 8h30 précises ! Lors de la « conférence de presse et de population » de début de travaux, nous promettons d'ouvrir en décembre.

Des aléas de chantier sur lesquels nous n'avions pas de prise nous ont contraints à reporter l'ouverture de quelques semaines. Un peu de frustration, certes, mais aussi une bulle d'oxygène bienvenue pour mieux nous préparer et anticiper autant que possible le fonctionnement de notre nouveau paquebot.

Petit retour en arrière... Fin 2011, DoucheFLUX voyait le jour dans le sillage d'une manifestation du Collectif MANIFESTEMENT pour et avec les SDF bruxellois. Le constat était accablant : le manque d'infrastructures sanitaires pour les plus démunis était criant et l'absence d'activités, stimulantes et énergisantes leur permettant de redresser la tête, totale. C'est dans cet état d'esprit qu'a été pensée l'offre de DoucheFLUX. Car le travail de réinsertion est d'autant plus compliqué que l'image de soi est souvent dévalorisée.

LE DROIT

AU LOGEMENT

POUR TOUS ?

voir encart à l'intérieur > P. 3

suite p. 2

En à peine 5 ans, après pas mal d'heures de réunion, quelques plans sur la comète, de belles dé-sillusions mais surtout beaucoup d'enthousiasmes partagés et une envie constante de faire bouger les lignes : DoucheFLUX c'est 20 magazines parus, 47 émissions de radio, 37 films-débats, 21 Think-thank, des interventions dans les écoles, la création d'un jeu de société, des événements culturels, sportifs, festifs ... Le tout rendu possible grâce à l'engagement sans faille de nombreux bénévoles, précaires ou non, et à un réseau de plus en plus large de sympathisants fidèles et généreux.

Le 31 mars donc, notre nouveau bâtiment de la rue des Vétérinaires ouvre ses portes aux premiers usagers. Sur 3 étages et 650 m², un espace que nous voulons convivial et dynamisant accueillera désormais les activités, services et événements de DoucheFLUX. 20 douches, un salon-lavoir et des consignes seront accessibles du mardi au vendredi de 8h30 à 17h (12h pour les douches) et le samedi de 11h30 à 15h. Les services seront payants, mais à des tarifs très accessibles : 1€ la douche, de 1€ à 2€ par semaine pour une consigne et 1€ la lessive. Des permanences médicales seront organisées plusieurs fois par semaine grâce à de précieux partenariats avec les maisons médicales ASaSo, MediKuregem, la Croix-Rouge et Médecins du Monde. À terme, un guichet d'info aidera les personnes en situation de précarité à Bruxelles, avec ou sans papiers, à s'orienter à travers la multitude des services sociaux, dont beaucoup ignorent l'existence et les modalités d'accès. Je me souviens de l'inquiétude toute légitime de Patrice, bénévole hyperactif chez DoucheFLUX, lors de notre mise au vert d'octobre : « L'esprit de convivialité et de simplicité que connaît DoucheFLUX sous sa forme actuelle sera-t-il transposable en passant de 40 à 650 m² ? » Rassurons-le : DoucheFLUX n'est pas un projet figé, imaginé dans un bureau bien chauffé, il est ce que chacun d'entre nous voudra en faire, au plus près du terrain.

Mais à présent assez imaginé, brains-tormé, fantasmé... Il est temps d'ouvrir grand les portes, très grand !

Benjamin Brooke
Coordinateur administratif et financier

Mes chemins de traverse : la majorité

« ...Il m'arrivait de fuguer en pleine nuit. Une ou deux nuits par semaine, je les passais en cellule pour des petits délits du genre vol ou usage de stupéfiants, sans que ma famille s'en rende compte... Je sortais par la fenêtre et je revenais par la fenêtre au petit matin, juste après avoir été relâché par la police. J'avais juste le temps de me laver et je partais pour l'école. »

Un jour, je suis vraiment parti, parce que parfois les choses vont tellement loin qu'on ne peut plus rester. Ce n'était plus tenable. Je suis parti en Hollande parce qu'à cette époque, l'accès à la drogue y était beaucoup plus facile et moins cher. Il y avait les coffeeshops, etc.

Quand je suis revenu en Belgique, j'étais encore en obligation scolaire et n'ayant plus accès à l'école à cause d'un dossier judiciaire qui commençait à s'alourdir, je n'avais plus d'autre choix que d'aller dans des centres de formation (des AFT, des Ateliers de formation par le travail). Je me suis donc retrouvé dans un centre de formation aux Étangs noirs. Mais qui on retrouve dans ces centres ? Les copains... Et ça devient pire ! Ce sont des centres où de jeunes délinquants sont obligés d'aller parce que sinon, ils vont en prison ou dans des centres fermés pour mineurs. À l'approche de mes 18 ans, l'âge de la majorité, je me suis dit : « Soit je reste sur ce chemin tout en sachant que les risques sont beaucoup plus grands, soit je me modère un peu en me disant que comme les délits sont plus graves, je vais essayer de faire autre chose qui m'apporterait de l'argent mais qui m'exposerait un peu moins à la délinquance. » Par exemple, plutôt que de faire du vol à l'étalage, ce serait des vols du style « matériel tombé du camion ». C'était plutôt du recel. Je devais faire plus attention.

«Beaucoup d'amis que j'aimais, des femmes avec qui j'étais sont restés dans la drogue ou ont fait des choses qu'il ne fallait pas.»

Il m'est arrivé de vendre de la drogue dans la rue. Je devais faire plus attention pour trouver des endroits où je serais moins visible. Donc je devais trouver un endroit, comme louer un petit appartement ou une chambre, ou faire des livraisons à domicile plutôt que d'être dans la rue parce que souvent, la vente de la drogue se fait vite fait bien fait, dans le métro ou dans la rue. Je ne pouvais plus m'exposer autant, parce qu'il m'était déjà arrivé qu'on me montre des photos où l'on me voyait, donc je ne pouvais nier. J'ai dû un peu me modérer et mieux réfléchir à mon avenir. Ce qui s'est passé aussi, voyant mes fréquentations, voyant mes amis d'école, les voyant mourir puisqu'ils tombaient vraiment dans la drogue dure, voyant les conséquences de la consommation de drogue, c'est que ça m'a remis les idées en place. Beaucoup d'amis que j'aimais, des femmes avec qui j'étais sont restés dans la drogue ou ont fait des choses qu'il ne fallait pas. Ça m'a fait beaucoup réfléchir. Même si je ne me droguais pas, j'ai eu la chance que ma famille soit derrière moi. Je faisais attention de ne pas me faire attraper par les miens, parce que si mon frère m'avait attrapé, je pense qu'il m'aurait tué. Il est déjà arrivé que, suite à une bagarre ou autre chose, je sois battu par mon frère parce qu'il découvrait que je me droguais ou que je faisais des choses mauvaises. Mon frère était très vigilant à ça. Inconsciemment, il m'a sauvé.

Milou

A SUIVRE...

Retrouvez les trois premières parties de ce récit sur notre site www.doucheflux.be

Le droit au logement

Je me suis dit : « Il faut parler de la problématique du logement à Bruxelles. » Aussi ai-je dit : « Léa, si on écrivait un article à quatre mains ? » Ainsi, je refilais la patate chaude à quelqu'un d'extérieur, quelqu'un qui ne vit pas ce problème, quelqu'un qui est journaliste. Donc un éclairage neutre. Léa a rencontré Anne-Sophie Dupont, chargée de projet pour le RBDH (Rassemblement bruxellois pour le droit à l'habitat), Rodolphe de Pierpont, porte-parole et fiscaliste, et Ivo Van Bulck, Director Commercial Banking, tous deux de la Febelfin. J'ai eu le plaisir de recevoir Maria Krislova, de la Febul, en nos bureaux.

Nous avons tous droit à un logement, c'est inscrit dans la Constitution. Je lis, dans les interviews de Léa (lire plus bas), que la problématique du logement, à Bruxelles, vient du boom démographique des années 1990, qu'il y a autant de demandeurs que de logements sociaux habités et vides, qu'il y a entre 10.000 et 30.000 logements vides à Bruxelles. Il est possible qu'ils ne soient pas tous habitables, qu'il y ait des soucis de succession, que les propriétaires ne puissent remettre en location leur bien parce qu'il ne leur est pas possible, financièrement, de le mettre aux normes. Il est probable que, à une époque, la situation économique, épanouissante, donna envie aux personnes d'avoir des enfants. Il est avéré que le parc des habitations sociales n'est pas suffisant.

Ce qui est notoire, c'est le manque d'anticipation de nos gouvernants. Réactifs plutôt que proactifs, ils ont créé le bonus logement, déduction fiscale en cas d'achat de logement. Mais ce ne sont pas ceux qui avaient besoin de cette aide financière qui en ont profité. Ce sont ceux qui, même sans ce coup de pouce, auraient de toute façon acheté un bien parce qu'ils en avaient les moyens. Ce n'est pas une aide uniquement en cas de construction, mais aussi en cas d'achat. Cette aide perdurera jusqu'en 2017. Aussi, le parc immobilier n'a pas grandi, il a simplement changé de mains. Avec des plus-values grandissantes. Principe de l'offre et de la demande.

«Le paradoxe bruxellois veut qu'à la différence des autres régions, le prix d'achat et de location ne soit pas en corrélation avec le revenu moyen, le plus bas de Belgique, de ses habitants.»

Autre problème : la constitution de la garantie locative. Les CPAS peuvent la constituer. Les banques doivent la constituer, sans intérêt débiteur mais avec des frais de dossier, si un de leurs clients le leur demande. Mais les propriétaires sont réticents à louer à des personnes qui, de ce fait, manquent de crédibilité financière.

Du droit au logement découlent d'autres droits. Notamment le droit parental. Jamais un juge n'accordera une garde partagée à un des deux parents qui doit vivre en province parce qu'il n'a pas la possibilité financière de louer un logement à Bruxelles. Il existe des solutions, nous les découvrirons dans le prochain article. Le droit au logement, oui. Mais où on veut, non où on peut.

Patrice Rousseau



Anne-Sophie Dupont, chargée de projet pour le RBDH (Rassemblement bruxellois pour le droit à l'habitat), qui travaille à la résolution de la crise du logement, a répondu à une question simple : quels sont les obstacles qui freinent aujourd'hui l'accès au logement des personnes à bas revenus ?

« L'une des causes premières est l'aspect démographique, explique Anne-Sophie. Il y a eu une époque où Bruxelles perdait des habitants et on a alors construit beaucoup de bureaux et même transformé des bureaux en logements sociaux. Mais dans les années 1990, la situation s'est inversée et il y a eu un boom démographique, qui depuis, n'a cessé de s'accroître. En plus de ça, il y a un gros manque de logement à des prix raisonnables donc ce sont les plus précarisés qui trinquent. »

« ...les bénéficiaires du CPAS ont mauvaise presse auprès des propriétaires ».

Plusieurs obstacles aggravent, ensuite, selon Anne-Sophie et le RBDH, la

situation pour les personnes précarisées : les prix sur le marché privé, le manque de logement sociaux (la demande équivalait aujourd'hui au parc existant à Bruxelles c'est-à-dire 40 000 logements sociaux) et enfin la question de la garantie locative qui représente une somme trop importante à déboursier.

La possibilité de garantie bancaire (fournie par la banque et remboursée au fur et à mesure) est très rarement une solution car les banques refusent tout simplement de l'accorder. « Le CPAS est aussi censé pouvoir se porter garant de cette garantie mais comme l'argent n'est pas vraiment donné, les propriétaires refusent, ajoute Anne-Sophie. À cela s'ajoute le fait que les bénéficiaires du CPAS ont mauvaise presse auprès des propriétaires ».

Sur ce sujet de la garantie bancaire, Rodolphe de Pierpont, porte-parole et fiscaliste, et Ivo Van Bulck, Director Commercial Banking, tous deux de la Febelfin, ont apporté quelques précisions. Pour Ivo Van Bulck, « le problème aujourd'hui vient des propriétaires qui demandent dans les contrats de location la constitution immédiate à la banque d'une garantie bloquée. La banque peut rien faire si le propriétaire refuse la garantie bancaire. On ne peut pas nier qu'il y a une sorte de discrimination : les locataires qui doivent constituer leur garantie de trois mois en deux ans ont moins de moyens et donc sont moins crédibles. » Tous les deux concèdent néanmoins que certaines banques sont aussi parfois réticentes à garantir le droit à la garantie bancaire, même si elles sont de moins en moins nombreuses. « Dans une étude que j'ai menée en 2008, une personne sur deux posait problème avec son remboursement, affirme Ivo Van Bulck. Les banques n'étaient donc pas chaudes et on les comprend. »

Propos recueillis par Léa Aubrit

Je déteste les pauvres

Un jour, j'ai lu dans les pages de DoucheFLUX Magazine l'article de David Trembla (DFM14 page 3) qui criait haut et fort « Psychologues, assistants sociaux et volontaires : au secours ! » (voir encadré). Je me suis sentie concernée. J'ai adoré. Une ASBL dans laquelle les gens se disent « merde » en se regardant dans les yeux ? Un rêve pour la volontaire frustrée que j'étais. J'ai frappé chez DoucheFLUX, qui m'a ouvert sa porte et ses colonnes, ce qui me donne enfin l'occasion de répondre à David et de me lâcher en disant pourquoi moi, ex-volontaire, je déteste les pauvres !

LES PAUVRES ME RENVOIENT UNE SALE IMAGE DE MOI-MÊME

Alors voilà, David, lorsqu'on veut venir en aide à une personne dans la misère, cela naît d'un malaise, d'un sentiment de révolte. Mais c'est une révolte saine, qui nous honore. On s'attendrait presque à recevoir une médaille, tu vois. Malheureusement, avec vous, les pauvres, cela ne dure pas longtemps... car il faut dire ce qui est : vous créez vite le malaise.

Voilà un exemple qui date de l'année de mes 18 ans. Je marchais sur un boulevard parisien, derrière un monsieur vêtu d'un manteau de laine gris. Tout à coup, je le vois qui commence à vaciller, puis qui s'effondre à terre. Comme l'aurait fait n'importe qui, j'accours pour le secourir. Mais en arrivant tout près de lui pour le relever, je m'aperçois qu'il s'agit d'un SDF imbibé d'alcool.

Alors, tu sais ce que j'ai fait ? Doucement, j'ai relâché son bras et je suis partie. Je l'ai laissé là, sur le sol, allongé au milieu du boulevard et de tous les passants qui marchaient de part et d'autre de son corps, dans l'indifférence.

La barrière dont tu parles, David, je l'ai vue s'élever là, dans un regard, en une fraction de seconde. Celle qui a fait que la vie de l'homme au manteau de laine gris ne valait soudainement plus tout à fait autant que celle d'un autre. L'inhumanité est une chose beaucoup plus courante qu'on ne l'imagine.

Je crois que c'est ce jour-là que j'ai commencé à ne plus trop aimer les pauvres, qui me renvoient à ma capacité à déshumaniser autrui aussi facilement qu'un soldat nazi. C'est terrifiant.

L'AIDE MATÉRIELLE DE SUFFIT PAS : IL FAUT AIDER LES PAUVRES À S'ÉMANCIPER

Un an plus tard, je sentais qu'entre moi et les gens de la rue, il y avait toujours ce regard fuyant, ces

bonjours gênés, cette barrière. J'ai donc intégré une association, ce qui est un bon remède contre la gêne, car une association, tu sais, c'est comme un jeu de rôle. C'est le lieu où le sans-abri et l'avec-abri peuvent se rencontrer sans avoir à faire face à l'absurdité profonde de cette situation d'inégalité.

Le rôle du volontaire, quand il n'est pas de distribuer des tartines, c'est de permettre au pauvre de se développer en tant que personne à travers des activités. Mais je te donne un scoop : pendant tout ce temps, j'ai bluffé.

Devant vous, j'ai dû prétendre que je savais ce que voulait dire « s'émanciper » et surtout, prétendre que je savais comment ça marchait. Mais en réalité, je n'en ai aucune idée. Je ne sais pas quels chemins vous devriez emprunter pour vous épanouir en tant qu'êtres humains (art ? sport ? expression politique ?). En tout cas, si je l'avais su, je me le serais appliqué à moi-même.

Je vous ai détesté pour cette posture que vous m'avez parfois forcée à prendre, pour avoir attendu de moi que je vous donne la direction et la marche à suivre.

DANS LES ASSOCIATIONS, LE PAUVRE EST ROI

Fraîchement diplômée, j'ai commencé à travailler dans une ONG. J'avais été attirée par son discours différent : mener les projets « avec » et pas « pour ».

J'y ai trouvé beaucoup de bonnes choses, mais j'y ai aussi découvert quelque chose de nouveau : la « déshumanisation par le haut », ou la déification du pauvre. En bref, on exigera moins de toi et on t'aimera sans condition, pour la figure mythique et religieuse que tu incarnes : le Pauvre. Et quand tu nous emmerdes et que tu parles trop, et que tu déranges, et que tu insultes, alors on mordra sur notre chique. On prendra mille précautions, on fera preuve de compréhension, d'une patience sans fin et de retenue.

Cette barrière, David, c'est celle de la condescendance. Derrière elle, je retiens ma colère envers vous et la violence qui m'anime.

Alors, quand vous n'êtes pas là, on vous analyse. Petites bêtes curieuses. On passe au crible vos comportements, on interprète vos vies, comme des ethnologues face à une tribu indigène. C'est nauséabond, mais c'est une façon de se lâcher de manière civilisée.

LES PAUVRES SONT LA SOURCE DE TROP DE RÉUNIONS FATIGANTES POUR CEUX QUI S'EN OCCUPENT

Quand on travaille trop pour les pauvres, on développe une maladie : la réunionite. Réunion sur réunion, tous ces mots que l'on répète pour s'en persuader soi-même autant que notre interlocuteur : la pauvreté c'est ceci, ce qu'il faut faire c'est cela, et blablabla... voilà, c'est la position publique de l'ONG.

J'ai mangé des réunions sur la pauvreté et sur vous, les pauvres, jusqu'à n'en plus pouvoir, jusqu'à ce que j'étouffe, au sens imagé comme littéral : crises d'asthme, claustrophobie... J'ai quitté mon boulot !

JE DÉTESTE LES PAUVRES PARCE QUE TOUT LE MONDE POURRAIT DEVENIR COMME EUX

Quand le spectre du clochard jette son ombre sur nos proches et nous-mêmes, alors, amis SDF, vous devenez notre pire cauchemar.

Un soir, ma vieille grand-mère est « tombée » à la rue, sans bruit, incognito. On l'a retrouvée quelques jours plus tard divagant aux abords de son hypermarché favori par une froide nuit de novembre. Plus tard, on a su qu'elle avait caché des kilos de factures impayées et de lettres d'huissier sous son lit, en attente que « Dieu règle le problème ».

Mon père s'est aussi retrouvé à squatter le canapé d'un ami... pendant 5 ans. Il avait un boulot, pas mal payé. Mais il s'était surendetté. Souvent, quand il n'en pouvait plus de la cohabitation, il faisait en sorte que ses collègues ne remarquent pas qu'il avait dormi dans son bureau pendant la nuit.

Tout cela est très banal de nos jours. Alors, chers amis pauvres, sachez que la « grande pauvreté » est à peu près acceptable tant qu'elle reste loin de nous et des nôtres. Il paraît qu'un Belge sur

sept est pauvre, c'est beaucoup. Donc difficile à esquiver, comme statistique. Donc gardez vos distances.

Personne ne sait vraiment comment vous appeler...

« Précaires », « SDF », « sans-abris », « personnes en situation de (grande) pauvreté », « bénéficiaires »... quel que soit le nom que l'on vous donne, j'ai probablement encore plus de haine pour ces mots que pour ceux qu'ils qualifient. J'oubliais « public cible », le pire de tous ! Mais c'est une réalité, il est difficile de trouver la dénomination juste, qui saura à la fois vous « respecter dans votre dignité » et marquer le fait que vous n'êtes pas comme nous, que vous êtes et serez toujours Les Autres. Car si cette barrière tombe, on est foutus, n'est-ce pas ?

SG

Ce qui me dérange chez les volontaires ?

Qu'ils me donnent un morceau de pain avec bon cœur mais surtout avec peur, depuis l'autre côté de la barrière. Ils me font me sentir méprisable, malade, puant. Et le tout en échange d'un morceau de pain avec du choco, avec un plat bien cuisiné, avec un lit chaud, avec une activité culturelle pour les indigents. [...] Moi je cherche l'amour et l'amitié, à me sentir accueilli et accepté et je me retrouve avec un morceau de pain manipulé avec des gants de sécurité. Cette peur de l'implication émotionnelle, ou cette répugnance envers l'être que nous prétendons aider pour un salaire ou pour enrichir notre CV ou pour notre bonne conscience ou notre désir de connexion avec la société, cette répugnance est toxique, parce que la personne qui reçoit ces mauvais traitements est sensible : elle voit le mur qui sépare les deux personnes et sent le dégoût qu'elle provoque chez cette personne au bon salaire [...].

David Trembla

 humeurs

L'indifférence ou quand saurai-je qui je suis ?

Je me souviens d'un homme rencontré un soir dans un train. Il s'excusait en me demandant s'il pouvait s'asseoir sur la banquette en face de moi. J'ai entamé la discussion avec lui parce que je ne comprends pas que quelqu'un puisse s'excuser d'exister. Il m'a raconté sa vie à la rue. Ses problèmes avec son beau-père et ses principes d'éducation. Sexuelle aussi. Ses difficultés relationnelles, émotionnelles. Mes explications, démonstrations, réflexions l'ont motivé à reprendre sa vie en main, à reprendre confiance en lui, en les autres. Nous nous sommes quittés dans une grande accolade lors de laquelle il m'a remercié, les larmes aux yeux. J'ai été apaisant pour une femme avec qui j'ai partagé la première partie d'un trajet en train. Elle en est tombée amoureuse de moi. Ce n'était pas réciproque. Désolé. Ces rencontres font écho en moi. Je peux aider les autres, les orienter, les écouter, leur remonter le moral. Mais qui fait cela pour moi ? Je dois un jour me rencontrer.

PAIR-AIDANT.

Je ne saurai jamais pourquoi j'ai été retiré de chez mes grands-parents quand j'avais 5 ans, alors que j'y vivais depuis ma naissance. Retiré de la fratrie. Mieux, je ne suis restais que deux, trois mois avec mes parents, ma mère se mettant en ménage avec un employé de mon père. Séparation, déménagement, divorce, remariage. Obligation de suivre le mouvement. Vers mes 11 ans, il m'est arrivé une chose

dont on ne parlait pas à l'époque. Victime ? Innocence ? Incompréhension ! Aucune aide ! Ni familiale ni extérieure. 13 ans, 14 peut-être, premiers appels au secours. Susciter l'intérêt, le questionnement, la peur. Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'oubli. Mais du bon. Châteauneuf-du-Pape, Saint-Estèphe, Gigondas. Mais remontons. De la cave au bar. Whisky, cognac, eaux-de-vie. Aucune réaction. Si, une : « Non, tu ne feras pas ta communion ! C'est juste pour boire le vin du curé ! » D'accord ! Lecture de Nietzsche. Adoration de la notion d'autodestruction. Freud, complexe d'Édipe ? Non, juste besoin d'amour, de compréhension ! 16, 17 ans, fréquentation du milieu des protecteurs. Protecteurs pas proxénètes. Jusqu'à mes 22 ans, moi-même j'étais protégé ; un blessé grave : jambe et bras cassés, un mort. Même si j'avais quitté le milieu, je restais intouchable parce que j'étais apprécié par certaines personnes qui croyaient en moi. L'alcool peut créer des amitiés aussi.

De mes virées, sorties, rentrées, il n'a jamais été question avec ma mère, avec mon beau-père, avec la fratrie. Sauf quand j'oubliais les clefs et que je les réveillais. Pas de dialogue. Gifles.

QUAND SAURAI-JE QUI JE SUIS ?

J'errais dans la vie accompagné de la brume opaque de l'alcool. Boulots. Attaches pseudo-sentimentales. Enfants. Banditisme. Aucun choix prédéfini. Même pendant mes dix ans d'abstinence,

avant que je sombre à nouveau dans la lie.

Je ne me victimise pas. Les choix que j'ai fait, je les assume. Je ne les revendique pas au nom de ma non-éducation. Personne n'a mis le goulot d'une bouteille à mes lèvres. Personne ne m'a obligé à devenir délinquant. Ma recherche d'amour, de reconnaissance, d'existence. Errances. Mais je pouvais à tout moment changer. Libre arbitre. Personne ne m'a jamais obligé à faire quoi que ce soit. Ce que j'ai fait, ce que je fais, c'est toujours délibérément. Sauf être sans-abri ! Parce que ce n'est pas un choix ! Parce que nous ne naissons pas SDF !

Enfant, adolescent, adulte, j'ai été livré à ma propre appréciation de la vie. Sans ligne de conduite, sans cadre, sans modèle. Autodidacte.

Même si je suis le fruit de mon passé, et peut-être pour cette raison, sobrement, fin 2013, j'ai repris l'enfant que j'étais à 5 ans par la main, afin qu'il me guide vers ce qu'il devait être. Je ne suis pas encore à bon port, mais le voyage m'est agréable. Parfois moins. J'essaie, néanmoins, de garder son cap.

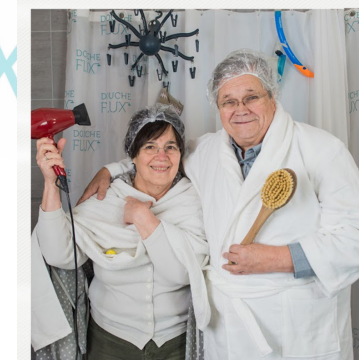
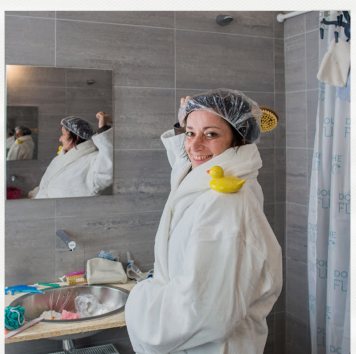
Ne nous sacrifions pas sur l'autel des malheurs, de la détresse, du mal-être, des autres. Mais n'y soyons pas indifférents. L'indifférence ne permet pas à l'autre, enfant, ado ou adulte, de se construire, d'être lui-même, d'exister.

Merci aux personnes grâce auxquelles, aujourd'hui, je suis...

Patrice Rousseau

DoucheFLUX (sun)DAY

La fête annuelle de DoucheFLUX a eu lieu le 4 décembre 2016 dans le futur bâtiment DoucheFLUX (ouverture le 31 mars 2017). Souvenirs en photo de l'événement avec les bénévoles et sympathisants de l'ASBL qui se sont mis en scène dans les futures douches.



Vertel eens, mama



Mijn moeder van 78 vertelde me hoe zij in België is aangekomen in 1965

"In 1962 waren er regionale verkiezingen in Oujda in Marokko. Mijn man stelde zich kandidaat en haalde het hoogste aantal stemmen. Vanaf dat moment had hij veel werk en veel dossiers die hij moest behandelen en dat kostte veel tijd. Hij kwam steeds later thuis. Op een bepaald moment bleef hij zelfs een paar dagen weg van huis. Ik ben nog nooit in mijn leven zo bang geweest en ik stelde me het ergste voor. In 1963 kwamen er mensen van het arbeidsbureau naar onze wijk om mensen te zoeken die naar Europa wilden emigreren, met name naar België. Het Platte Land had nood aan mensen voor de wederopbouw na de Tweede Wereldoorlog. In 1962 veranderde een alarmerende constatering over de veroudering van de Waalse bevolking het uitgangspunt. Het conjuncturele tewerkstellingsbeleid van buitenlandse werknemers moest wijken voor een immigratiebeleid. De werknemers moesten worden verenigd met hun gezin en men hoopte de economie en het geboortecijfer in België op die manier een boost te geven. Ik greep de kans en moedigde mijn man aan om zich kandidaat te stellen voor de medische selectie. Ze vroegen grote, sterke mannen, in goede gezondheid en zonder zichtbare ziekten. Hij antwoordde me niet, hij was in gepeins verzonken. Tot mijn grote verrassing kwam hij op een dag binnen met zijn paspoort in zijn hand en zei: "Ik vertrek met mijn eigen middelen met mijn broer. Ik ga over een week weg uit Marokko. Dat wil je toch, liefste! Het zal wel zwaar zijn voor jullie en voor mij ..." En daarna geen nieuws meer ... Ik was

ongelofelijk ongerust! Maar oef, na een paar maanden kwam er eindelijk een brief van hem waarin hij vertelde dat het heel goed ging en dat hij werk had gevonden in België. Het enige minpunt was de kou. Er lag zelfs een wit sneeuwtaaijt, een complete verschrikking, ook al was het mooi om te zien. Ik bleef alleen achter, met maar één salaris voor alle behoeften van mijn gezin, dat ik verdiende dankzij mijn naaiwerk. Ik werkte dag en nacht om mijn klanten tevreden te stellen. Soms viel ik zelfs in slaap achter mijn naaimachine. Ik leerde mijn dochters naaien en parelversieringen maken met de hand. Ik kreeg veel hulp van hen bij mijn werk. Na een jaar kwam mijn man naar Marokko voor maar één vakantiemaand. Toen hij weer naar België vertrok, was het verdriet ondraaglijk. Om te vermijden dat deze pijnlijke situatie zich in de toekomst opnieuw zou voordoen, vroeg ik hem om een aanvraag in te dienen voor een gezinshereniging, zodat wij bij hem in België konden wonen. Ik praatte met mijn kinderen over België als een bijzonder land. - "Papa, we willen met jou mee." - "Nee, het is daar te koud voor jullie!" Een van mijn zoons was ziek en in Marokko waren er niet de vereiste middelen om hem te verzorgen. De dokter legde uit aan mijn man: "Je moet hem naar België brengen, daar krijgt hij de zorg die hij nodig heeft." In 1965 begon mijn man foto's te maken voor de paspoorten van de familie. Ik stelde me af en toe voor hoe ik in het onderwijs zou gaan, ik zou een school oprichten voor mode- en kledingontwerp, met handwerk. Ik zag de opleiding voor me in de vorm

van stages. Mijn projecten moesten eindigen in 1964. Ik zocht meisjes die mijn machine en mijn modellen konden overnemen om me hier in Oujda op te volgen wanneer ik naar België zou emigreren in 1965. De reis in de autobus, daarna de boot en tot slot de trein duurde vier dagen. De weg was uitputtend voor de hele familie. We kwamen aan in Brussel-Zuid en we hadden meerdere taxi's nodig om ons te vervoeren naar ons appartement in Vorst, vlakbij het Dudenpark. "Oh! Wat een groot appartement!" Het lag op de tweede verdieping en had drie slaapkamers, een woonkamer, een eetkamer en een keuken. Zodra we waren ingeschreven in de gemeente, kwam er een sociaal assistent langs om vast te stellen waar wij wonen en ook om de kinderen te zien."

Malika Aziz

Traduction du français : Charlotte Zwemmer



L'Hiver 69

Les ASBL sont en compétition. Par exemple, l'Opération Thermos et la Samaritaine pour le service de nourriture, un jour c'est bon, un jour non. Je suis passé à l'Opération Thermos hier, beaucoup de monde pour les repas, mais la population qui va manger n'est pas très propre. Ils ne savent manger que comme des cochons ! Puis je suis parti me mettre au chaud quelque part. J'ai discuté avec Fabrice qui n'a pas de logement, il a des problèmes de sommeil et il reste souvent aux urgences comme moi. Il m'a proposé des chips, même une bière. Il m'a aussi donné du tabac. On a papoté et ri pour tuer le temps, pour que la nuit passe plus vite. À l'hôpital, on est en sécurité car nos rues ne sont pas trop sécurisées la nuit. C'est l'endroit le plus sécurisant qu'on a trouvé. Il y a des personnes qui sont là aussi parce que c'est calme et que le personnel est vraiment gentil avec les personnes qui se trouvent sur les lieux. Il y a aussi ce monsieur à qui je demande du tabac pour fumer une cigarette. C'est un endroit où il fait bon vivre. Au petit matin, tout le monde part de son côté pour commencer la journée, jusqu'au soir où l'on se retrouve. Pour le moment, chez DoucheFLUX, avec une petite équipe bien sympathique, je dessine et participe à la réalisation d'un calendrier, dans une bonne ambiance. C'est mieux que de rester à la rue ou de fréquenter des crapules. Garder un esprit positif et que l'ambiance reste bonne !

Christophe Hausse

Nous nous excusons de vous laisser souffrir Nous nous excusons de détourner notre regard*

(Vu à Globe Aroma asbl)

Erik Gonzalez Brinck est designer à l'Université catholique du Chili. Aujourd'hui retraité, il suit des cours du soir en peinture et sculpture à l'Académie de la Ville de Bruxelles. Il a son atelier à l'ASBL Globe Aroma, également à Bruxelles. Il a participé à l'exposition collective « Carte de Visite » (du 10 au 12 février de cette année).

Erik, un poème peint, c'est quoi ? Quasiment une peinture « poématique » (hahaha). Pourrai-je le stocker dans mon portefeuille ? Ta poche va craquer, c'est sûr. Le tableau mesure quelque 2x2m²... minimum.



Photo de François Dvorak



Je m'excuse de ne pas arriver à vous aimer
Malgré ma religion qui est fondée sur l'amour
Je m'excuse de regarder ces femmes comme des outils sexuels
Je m'excuse de ne pas sentir la douleur de tous ces Syriens pris entre deux feux là-bas
Je m'excuse d'être indifférent à la famine partout
Je m'excuse de juger les gens à leur aspect physique, leurs vêtements, leur âge, religion, travail (avenue Dansart)
Je m'excuse de ne pas vous regarder sauf si ça me convient
Je m'excuse de me justifier avec des excuses...
Et de ne pas ouvrir la porte de mon appart loué
Ni partager mon sandwich, ni mon Coca-Cola
Je m'excuse de seulement penser aux « targeted individuals »
Je m'excuse d'être cynique avec moi-même et incapable de voir les choses d'un autre point de vue
Et de ne pas donner ma vie comme ma religion me l'a demandé (donner la vie pour les amis c'est l'amour le plus grand)
D'être égocentrique : mon vélo, mon jeans, mon abstinence, ma « sainteté »
De ne pas voir l'humanité comme une seule chose
Et de prendre parti mental dans les guerres
En toutes ces guerres qu'il y a partout, même ici

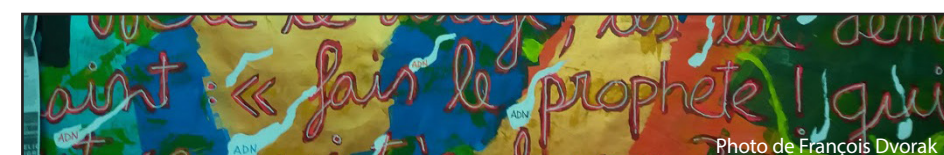


Photo de François Dvorak

Et en quelque part je me déchire avec chaque Américain
avec chaque Afghan, avec chaque Palestinien, avec chaque juif
En quelque part dans ma tête, je me déchire psychologiquement avec tous ces morts
Et les enfants ? De ces morts ?
Et les couples ? De ces morts ?
Et les amis ? De ces morts ?
Je m'excuse de ne pas comprendre la prostitution (masculine et féminine)
De tous ceux qui travaillent dans ça pour nourrir leurs enfants parfois
Et seulement voir une vitrine dès la fenêtre du train
Et d'avoir aussi « profité » de ça là-bas...
Et d'avoir donné le feu vert à « l'avortement-assassinat » de me(s) enfant(s), infanticide(s)
Ça sera poétique, cynique plutôt, demander des excuses à mes filles ou à mes fils décédés

J'arrive
J'arrive à quelque part de ma tête – des endroits sombres, ténébreux
Mais dehors je participe à des cultes religieux
Et je me crois bon, je me dis « saint » pour être « humble », cynique plutôt
Je suis « artiste », je devrais vomir plutôt
Il m'intéresse seulement de dire que j'appartiens aux « targeted individuals » ou T.I.'s
Que seulement aux USA il y en a 10.000
(voir journal International New York

Times Saturday – Sunday June 11-12 2016, l'article « Scattered, alone, but united by paranoia »)
« The goal, as one gang-stalking website put it, is « to destroy every aspect of a targeted individual's life » »
Je parle avec deux échevins de ma commune : l'un m'a écouté attentivement et l'autre pas
J'écirai une lettre peinte publique au roi et à la reine de Belgique
C'est « satellital », contemporain :
Je lui donne une photocopie à une assistante sociale
Elle m'a dit : « Si j'ai du temps je la lirai »
Je m'excuse
De me préoccuper de mes apparences, De me préoccuper seulement de mes douleurs
Je m'excuse de ne pas aimer les réfugiés, mais je commence à comprendre
Tu as déjà oublié ?
Les américains et les afghans, les juifs et les arabes...

Arrive une personne de Globe Aroma ASBL et me rappelle que le cahier est pour les visiteurs de l'expo, et pas pour écrire des pages et des pages...
Je m'excuse.

Erik González Brinck



*Nous nous excusons de vous laisser souffrir / Nous nous excusons de détourner notre regard: VOIR [facebook.com/Absentimages.project](https://www.facebook.com/Absentimages.project)

SKIEVEWEG BOX

SkieveBox !!!

Le vendredi, la récup ! Généralement en bon état ? Bon, ça dépend. Max appartient au collectif Skieveweg. Skieveweg, c'est quoi ? Skieveweg est un collectif...

Skieveweg, c'est quoi ? Skieveweg est un collectif de personnes venues de chemins et d'horizons variés revendiquant une liberté commune dans un esprit de transition. Concrètement, c'est un habitat et un potager en permaculture.

Une voix collective en off a pris la parole qui rayonne en jaune, et elle continue fermement :

Les vendredis, nous ne faisons pas de récup, nous maintenons une permanence où les gens du quartier peuvent à la fois amener leurs déchets et se servir dans les restes de la récup du jeudi (faite par la Poissonnerie). Cette permanence dure 3 heures (18h-21h).

Revendiquant une liberté commune

Hahahaha, c'est la récup de la récup, mais noon !! Ou double récup, tout le contraire du gaspillage de nourriture dans les restaurants et supermarchés. Nous sommes dans une activité hebdomadaire qui s'appelle Skieveweg Box. Correction : SkieveBox !!!

L'entrée de la Poissonnerie (rue du Progrès 214 à Schaerbeek) est pleine d'activité. Autour des végétaux légèrement abîmés, quelque six jeunes (30-40 ans) sont bien occupés avec les couteaux à sauver les morceaux encore comestibles. Mais le rythme n'est pas trop soutenu, il y a le temps pour la bière, pour les chips, les raisins, les olives et pour la conversation conviviale à table.

Amener leurs déchets...

Skieveweg Box? SkieveBox !!! C'est une sorte de Big Box ? Pas du tout. En tout cas, quelque chose d'assez semblable à Vertigo Box. Arrête, arrête ! Box, dox, tox... Je suis perdu. Et avec un peu de vertige...

La Skieveweg Box est une initiative pour stimuler les circuits locaux. Circuits pour faire de la formule un ? Oufti non ! Notamment, la Poissonnerie fait sa table d'hôtes tous les jeudis soirs avec la récup du marché matinal et nous prenons les restes pour faire la Skieveweg Box. C'est faux, elle s'appelle Skie-ve Boooox !!! Mais ici elle ne sent pas le poisson pourri ! Étrange, hein ? Je deviens le comble de la détectivité gratuite. Oui, à la Poissonnerie et aussi au Skieveweg, tout le monde est végétarien, voire vegan. C'est faux, au Skieveweg, par exemple, personne n'est 100 % végétarien, nous n'achetons pas de viande mais en consommons parfois !

Mais « Poissonnerie », donc, est un drôle de nom pour une épicerie ! Ou plutôt pour une boutique de vêtements.

Nous sommes entourés de rayons de vêtements bien arrangés sur les cintres, sur les murs. Ce sont des vêtements déjà utilisés, ils sont de deuxième main ou de deuxième cinte. Oui, nous sommes dans le hall de la Poissonnerie, un espace friperie. Je connais les laiteries, mais friperie... friperie...

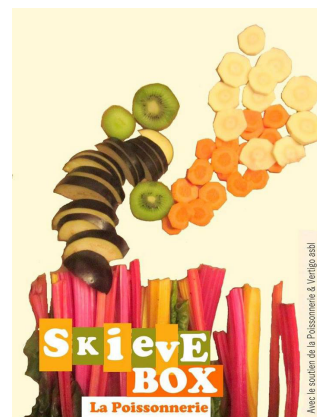
... et se servir dans les restes de la récup

Et pourquoi cette activité-ci ne s'appelle-t-elle pas « Poissonnerie Box » ? Car le collectif qui l'organise s'appelle « Skieveweg ». Avec le soutien de la Poissonnerie et de Vertigo Box. Oh, une autre fois : tout tourne et tourne autour de moi...

Définition ? Vertigo Box ou Skieveweg Box – SkieveBox !!! – est une activité hebdomadaire ou régulière pour « éduquer » les voisins à garder les déchets pour faire du compost pour les potagers locaux, toujours les circuits locaux, en ce cas le potager Skieveweg. Vertigo a-t-il un potager aussi ? Mon détective, bandé de cu-



Photo : David Tremblay



riosité, annote la nouvelle énigme. Mais vous êtes un peu paternalistes, voire autoritaires avec les voisins : « Venez, on va vous éduquer... » En retour, les voisins peuvent prendre des végétaux triés ou récupérés, et pas seulement ça ! Ils sont surtout bienvenus à la rencontre décontractée, pour se connaître, autour d'une bière, d'un café, pour prendre une bouchée... Construire des liens sociaux. Oh, une autre « lienerie » !

Un habitat et un potager en permaculture

Résultat d'une exploration visuelle : Je ne vois pas de voisins, en tout cas je ne les repère pas. Les assistants ce soir appartiennent bien à Skieveweg ou à la Poissonnerie végétarienne. Pas strictement végétarienne. C'est millimètre par millimètre que les voisins s'approchent pour prendre quelques végétaux gratuitement...

Je sors en courant pour jeter un coup d'œil au potager. Je le connais de dimanche passé : la Journée sans voiture. Un jour ensoleillé, ce soir, proche de sa fin, encore le ciel bleu, mais l'ambiance, celle normale d'une journée bruyante, pleine de voitures, le passage des trains, de temps en temps, les cris des enfants. Je reconnais le jardin ; l'été est généreux végétatement, très végétatement.

(à suivre)

Rose : narrateur

Noir : ma voix

Gris : mes pensées

Bleu : paroles de quelqu'un de Skieveweg

Bleu clair : pensées de quelqu'un de Skieveweg

Jaune fluo : voix collective corrective de Skieveweg

David Tremblay

L'art d'écrire pour ne rien dire...

... mais en cette aube de l'année nouvelle, l'opportunité m'est enfin donnée de vous exposer mon point de vue, après mes visites hebdomadaires depuis quelques mois chez DoucheFLUX.

Hum ! Pas simple d'attirer d'emblée l'attention face à une actualité bien trop souvent démesurée...

Je vous suggère donc un condensé de cette occupation qui me porte à vous démontrer l'utilité de mon choix de vie dans un monde peu scrupuleux. Mon histoire remonte à bientôt un demi-siècle ! Allons-y pour, en quelques lignes, partager des hypothèses sur l'état du monde qui surgissent en nous et nous interpellent de plus en plus. Ma décision de participer à ce trimestriel me permet dans un premier temps d'y trouver de la matière grise et l'équilibre, comme un aventurier aidé par sa boussole, afin de tenter de remédier à notre petite personne et en sus d'arriver à comprendre ce qui se passe dans nos sociétés que j'estime au bord de l'asphyxie... « Ce n'est pas moi qui le dis ! »... Sommes-nous d'accord ?

Bruxelles ! C'est pour le moment mon lieu d'escalade.

Une embellie se profile, car la reconnaissance et la volonté de modifier notre propre histoire, quelle qu'elle soit, doivent passer par la transmission et la progression ensemble... croyez-en un capitaine expérimenté, humaniste et tellement accessible grâce à son bagage !

Je ne tiens pas à vous faire part des dérives, des aléas, des signes extérieurs de richesse et tout ce tintouin auquel nous confronte le spectacle de ce XXIe siècle !

C'est seulement par l'ouverture prochaine d'un labeur considérable que s'ouvrira dans notre capitale une formule en réponse à la fragilisation précaire des

naufragés de la Vie ! Quelle idée flagrante et formidable de répondre à un besoin aussi étonnant !

Ainsi et selon votre générosité, petit à petit, nous obtiendrons toujours un résultat probant.

Rien de tel qu'une idée et qu'une action commune qui prend la mesure de ce qui est à résorber.

Ce n'est pas un choix et ce n'est pas une obligation... Je dirais tout simplement qu'il est bon de se consacrer valablement aux plus démunis !

Le ton est donné et c'est un plaisir de vous remercier de votre solidarité au moment où vous tenez dans vos mains le magazine d'un projet mené depuis plusieurs années par des personnes décidées à bousculer notre ego et d'accéder à un mieux-vivre.

Comment et pourquoi ? Voilà peut-être ma première réflexion, en résistance à cette panoplie de guignols ayant pignon sur rue qui, bien qu'au pouvoir, manquent d'idées, d'initiative et d'imagination.

Où sommes-nous ? Je vous la pose aussi, cette devinette !

Avez-vous envie de terminer tranquillement ce texte avec un sourire en coin ? C'est tout ce que je vous souhaite.

Se défaire, se détacher des us et coutumes me fait penser tout naturellement aux événements qui se sont déroulés en mai 68 ! Perso, j'y pense et je m'en explique ! Comment pourrions-nous ne pas songer à Trump ? Et comment l'Europe va-t-elle lui répondre et redéfinir sa place dans

la mondialisation ? En gros, je puise dans l'expérience qui m'est donnée pour hausser la responsabilité de la génération actuelle, toutes tendances confondues, comme de simples témoins dans la salle d'attente de l'Histoire...

Trop d'impatiences et trop peu d'actions fermes nous empêchent de nous retrouver tous, de nous (re)découvrir et même d'imaginer un monde meilleur. Il est devenu primordial de se prémunir du danger (social, géopolitique, etc.) ! Une vision commune s'impose. Pourtant, elle existe, mais stagne et reste floue de la part de la haute sphère qui prend les décisions pour ce « siècle vert » (Nicolas Hulot).

L'idée est majeure et cruciale... Il nous faut passer le flambeau à nos jeunes, leur fournir les outils adéquats pour poursuivre et continuer à soigner ce siècle d'industrialisation forcenée et d'apocalypse.

À vous de voir, chers visionnaires !

Au fin fond de nos petites têtes qui vous attendent au tournant, osons la magie contre l'Esprit devenu trop conventionnel.

Laurent

L'HUMOUR DE CHRIST



Speel eens dakloze!

Gezelschapsspel Outside geeft een realistisch beeld van het leven op straat



Ratih (rechts): «Ik herken het, dat overkomt mij ook steeds.»

Heb ik eindelijk werk gevonden, moet ik naar de andere kant van het bord om mijn papieren in orde te maken. Onderweg pikt iemand al mijn spullen, inclusief mijn identiteitskaart, zodat ik in één keer alles kwijt ben. Al gauw dalen mijn moraal en mijn energie tot nul en word ik opgenomen in het ziekenhuis. Maar al na drie beurten vlieg ik daar weer buiten en kan de harde strijd op straat weer beginnen.

Het leven is een doos chocolade

Het gezelschapsspel Outside is gebaseerd op waargebeurde ervaringen van mensen op straat. Dat is goed om te weten, want af en toe lijken de situaties bij de haren getrokken, zo schrijnend of juist hilarisch zijn ze. Wat dacht u van deze: “Je zit voor een winkel en van een dame die naar buiten komt, krijg je een doos chocolade. Jammer genoeg heb je geen tanden meer, dus

je kunt ze niet eten.” Maar op straat moet je inventief zijn! Het kaartje leest verder: “Je kunt ze wel gebruiken om te ruilen met een andere speler. Je wint 2 energiepunten.”

Helaas ben je die energiepunten net zo snel weer kwijt, bijvoorbeeld als je opgesloten raakt in de metro en de bewakingsagenten je in elkaar slaan, maar ook als je werk vindt, want dat kost tenslotte energie. En net zoals in het echte leven, kun je geluk of pech hebben. Je moet naar een jobinterview, maar je hebt geen geld voor de metro. Gooi de dobbelsteen: bij een even getal laat iemand je mee door het poortje gaan, bij een oneven getal helpt niemand je en raak je niet op je interview. Weg job!

Gezinnen met kinderen

Outside is nog in ontwikkeling, hoewel het intussen goed in elkaar zit en de vraag nu al groot is. Het is immers een ideaal instrument om bijvoorbeeld scholieren te laten kennismaken met dakloosheid en kansarmoede. Op dit moment gaat het team van DoucheFLUX met het spel langs bij partnerorganisaties,

zoals Le Clos in Sint-Gillis of het Centrum voor Algemeen Welzijn Puerto in Brussel-Stad. Doel: zo veel mogelijk reacties en input krijgen.

En zo kom ik op een druilerige maandagochtend terecht in de gezellige ruimte van Puerto, waar we het spel spelen met Yasmine, Ratih, Jean, Naomie en Léa en Patrice van DoucheFLUX. Ratih heeft het meeste geluk tijdens het spel: hij vindt al snel een woning, waardoor hij veel energiepunten kan sparen. Maar uiteindelijk doet de huur hem de das om en ook de eenzaamheid tast zijn moraal aan. Hij mompelt voortdurend instemmend: “Inderdaad, dat overkomt mij ook altijd.”

Als het spel gespeeld is, kaarten we nog even na. Wat vonden ze goed, missen ze dingen? We krijgen nuttige aanvullingen voor kaartjes, zoals hoe je omgaat met suïcidale gedachten op straat. Of situaties waarin dakloze gezinnen met kinderen terechtkomen. Iemand oppert om houdertjes met ‘taartpunten’ te gebruiken, zoals in Trivial Pursuit. En zo wordt het spel telkens weer een beetje beter, tot de dag dat het bij u op tafel belandt!

Charlotte Zwemmer



Naomie gooit de dobbelstenen: wat heeft het lot voor haar in petto?

EXPRIMEZ-VOUS / LAAT VAN JE HOREN!

Ce magazine est écrit en grande partie par des précaires ou des personnes qui ont, ou ont eu, une expérience de la vie à la rue. Si vous avez quelque chose à dire, à écrire ou à dessiner : contactez-nous, l'équipe est là pour vous accompagner !

Dit magazine wordt grotendeels gerealiseerd door mensen in kansarmoede of die ervaring hebben (gehad) met het leven op straat. Wil jij iets zeggen, schrijven, tekenen...: contacteer de redactie, wij helpen je graag verder!

COLOPHON

Ont collaboré à ce numéro : David Trembla, Benjamin Brooke, Aube Dierckx (coordinatrice), Laurent, Jamie Lee Fossion, Nicolas Ginocchio Ortiz, Patrice Rousseau, Milou, Charlotte Zwemmer, Enrico Alberti, Léa Aubrit, Christophe Hausse, Stéphanie Genteuil, Malika Aziz, Erik González Brinck. Crédits photos : Julie de Bellaing, David Trembla, François Dvorak, Aube Dierckx. Mise au net : Nicolas Ginocchio Ortiz et Damien Rocour. Relecture: Catherine Meëus, Anne Löwenthal, Charlotte Zwemmer, Léa Aubrit. Illustration : Yakana - www.yakana.net - dessins@yakana.net.

Merci à tous les précaires qui, de près ou de loin, nous ont convaincus de ne pas baisser les bras.

www.doucheflux.be
contact@doucheflux.be

Editeur responsable/Verantwoordelijke uitgever : Laurent d'Ursel, rue Coenraetsstaat 44, 1060 Bxl